

Retour du Népal

ou comment j'ai skié à 6500 m

(expédition à la Putha-Hiunchuli, Dolpo, 8 octobre – 15 novembre 2010)

par Dominique Gosset

Avec infiniment de mercis à Guillaume Merville, à l'initiative de cette entreprise, Antoine Melchior pour toutes ses compétences et Jean-François Cardot pour sa bonne humeur (et Dieu sait qu'elle aura été mise à rude épreuve).

Le Népal, destination mythique, fantasme de tout marcheur ou alpiniste... bien bateau comme début, hein ?! Déjà visité deux fois, dans des secteurs hyperclassiques (Kalapatar, sanctuaire des Annapurnas), mais cependant absolument conquis et rêvant de « toucher pour de vrai » ces cimes époustouflantes. Et puis, automne 2009, tombe la proposition de Guillaume : l'ascension de la Putha-Hiunchuli à skis ! Un « 7000 », 7246 m exactement, à l'ouest du Dhaulagiri, avec une vaste pente de neige entre 5400 m et le sommet, idéale pour y traîner ses spatules... oui, je sais, ça fait un peu caprice de riche...

Je passe sur les difficiles négociations familiales (mais vas-y, c'est l'occas', après tu seras trop vieux) et professionnelles (les yeux brillants d'envie de mon chef, trailer impénitent). Je glisserai sur la délicate constitution de l'équipe (ah, Sylvie, à 5 on se serait régalé de tarot plutôt que de ce retors pont anglais). Par contre, mention spéciale pour les facéties des aéroports (le charme inimitable de Delhi, entre duty-free rutilant et dépôt en plein air de containers à bagages – genre scène finale des Aventuriers de l'Arche Perdue, ses stands grouillants d'inefficacité, la fluidité aux portiques d'Heathrow, ...) et autres compagnies aériennes : sur 7 bagages, 4 arrivés avec 4 jours de retard à Katmandu, et 3 toujours pas revenus deux mois après notre retour...

Au bout du compte, pour moi une superbe aventure.

Première étape, la préparation, qui m'a permis de bénéficier de la générosité des gumistes : doudoune, duvet, chaussures, surbottes, surpantalons, encore merci à vous qui me les avez prêtés. Si vous aviez su les risques que vous preniez ! L'organisation de Guillaume et l'expérience inappréciable d'Antoine (4500 kcal et 1 kg par jour de nourriture d'altitude, ou alors nous faire apprendre le bridge à 5000 m d'altitude, essayez pour voir) ont fait le reste :

pour tout dire, à cette phase je me sentais plutôt en passager clandestin...

Et arrive le grand jour. Un agent compréhensif à Roissy qui laisse passer notre (faible) surcharge de bagages, et les vols s'enchaînent miraculeusement, à peine le temps de s'apitoyer à Katmandu sur l'absence des skis et du sac de Jeff, d'être généreusement accueillis par Mulal (directeur de l'agence Shuren Himal) et Sukhé (sirdar de l'expédition), de s'enregistrer au ministère du tourisme, recevoir le secrétaire de miss Hawley (mythique institution de l'himalayisme) une petite nuit et hop, on décolle pour Népalganj (relation « un peu » idyllique des choses, il doit être quasiment impossible à un Occidental isolé de prendre un vol intérieur népalais en moins d'une semaine). Choc : 30°C, 80% d'humidité, soleil cuisant dans un ciel plombé, mares et rizières grouillant de larves d'anophèles, zébus, rickshaws, bus et camions Tata surchargés, bicyclettes hors d'âge, seule la salle à manger de l'hôtel réserve un peu de fraîcheur, c'est l'Inde ! Le lendemain, par un de ces hasards qu'on n'a qu'en Asie (l'officier de liaison – pour le reste absolument invisible et inutile – a de la famille dans le coin, ce qui suffit à amadouer le flic à l'entrée de l'aéroport), on peut accéder au coucou qui fait la liaison avec Juphal. Et une heure plus tard, contact (pas très doux) avec le sol du Dolpo...

2500 m, ciel clair, air vif, lumière méditerranéenne, collines abruptes qui culminent à quasi 5000 m, herbe rousse de l'automne, belles maisons chaulées à terrasses, petits champs bordés de murets en pierre, au fond la rivière, c'est splendide. Mais forte présence militaire, restes de l'insurrection maoïste et pauvreté quasi révoltante, on est sur une autre planète...

Trois petites heures de marche, on arrive à Dunai, le bourg situé à l'entrée de la vallée. Rue centrale pavée bordée de belles maisons à deux étages et de dizaines de minuscules échoppes,

commerces, estaminets, ateliers : toute l'activité des cités de notre (haut) Moyen-Âge, mais... parcourue de faisceaux de fils électriques emmêlés, l'ONU a installé des centrales hydroélectriques au fil de l'eau, chaque maison a sa loupotte qui fonctionne quelques heures par soirée et les jeunes vont le téléphone portable collé à l'oreille !

En l'absence des bagages de Jeff, impossible d'envisager de monter en altitude... On fera contre mauvaise fortune bon cœur, et en attendant LA nouvelle (les bagages sont à Katmandu), on fera deux belles balades dans les alpages au-dessus de Dunai. Découverte des villages d'altitude, posés à flanc de collines au milieu des champs en terrasse, entre 2800 et quasi 3500 m d'altitude et jusqu'à 40° de pente : le paysan népalais a le mollet ferme (et le cou d'acier, qui va portant sur son dos des charges de plus de 30 kg maintenues avec une sangle posée sur le front) ! Riz, blé, sarrasin, maïs, courges,... cannabis (yopi), haricots, pommes de terre, c'est varié ! On est en pleine moisson, on fauche, on bat, on vanne, dans les champs, sur les terrasses, c'est très vivant. Là aussi les organismes internationaux tentent d'améliorer la vie de la vallée, en livrant des semences fertiles gratuitement, que les paysans pourront replanter plusieurs années : seule façon de les maintenir à la terre et éviter (en partie) l'exode rural et la désertification.

Balades aussi dans les alpages, flamboyants avec leurs couleurs automnales, encore très fleuris (edelweiss géants, gentianes blanches...) et qui permettent les premières phases de l'acclimatation à l'altitude et de belles vues sur les sommets, et au détour d'une crête, la Putha Hiunchuli, majestueuse, mais si lointaine : va bien falloir commencer la marche d'approche !

Et tout arrive : le troisième jour... Mulal nous annonce de Katmandu que les bagages sont arrivés, qu'il se charge de nous les faire parvenir « dès que possible » !

S'ensuivent trois jours de marche le long de la rivière en s'enfonçant vers le cœur du Dolpo. Ah, quelques mots de l'organisation. À notre disposition, Chiring, le cuistot, Sherpa donc d'une caste supérieure, et qui le fait bien sentir, mais faisant des miracles sur ses brûleurs à essence : évidemment le traditionnel dal-bhat, mais aussi pâtes *al dente*, pizzas, bugnes, gâteaux... aux petits soins de nos délicats estomacs occidentaux. Norbu, Sherpa également, aide-cuisinier, porteur, petit bonhomme toujours tonique et souriant, et également lama, la présence spirituelle de l'équipe.

Et puis Gopal et Norindra, deux jeunes porteurs attachés à Chiring. Et la nourriture et nos bagages et le matériel d'altitude direz-vous ? Pour eux, une ribambelle de mules, 10 à l'aller, 6 au retour, bêtes très douces et obéissantes, avec le seul défaut de se rouler vigoureusement dans la poussière quand on les débâte, le harnais les blesse. Pour encadrer toute cette organisation, Sukhé, jeune sirdar, parfois mis à (très) rude épreuve !

Marche le long de la rivière. Le courant est rapide. Son lit peut être très plat (de longs tronçons qui doivent être un pur régal de kayakistes), ça n'est pas le cas des berges ! Ça monte, ça descend, ça emprunte d'interminables escaliers empierrés plus ou moins bien entretenus, ça enfonce dans la poussière : on est loin des avenues pavées des Annapurnas... Succession de terrasses alluviales cultivées et de tronçons très encaissés, forêts de conifères majestueux, falaises aux rochers rutilants. Et toujours la lumière, le soleil éblouissant, tellement loin de la grisaille parisienne ! Quelques hameaux, des campements plus ou moins permanents de bergers : c'est encore plus pauvre et sale que dans les villages des hauteurs. Les enfants (morve au nez de rigueur) nous accostent avec des « Namasté, pen, mitai » : bonjour, crayon, chocolat, pas agressifs ni trop insistants, mais on craint de deviner ce qui grouille dans les chevelures hirsutes ou sous les frusques...

Pique-niques à la trekkeur : le cuistot et son équipe sont partis devant au matin, quand on arrive une bâche est étendue, la cocotte-minute siffle, on nous sert un thé, une assiette de crudités, des saucisses ou du jambon grillés, des patates, des beignets ou des chappattis, une pomme,... léger, sain, équilibré ! Bivouacs dans les tentes North Face prévues pour l'altitude, il y fait bien trop chaud. Toilette dans des fontaines en béton en forme de pierre tombale en creux, modèle unique dans tout le massif, ou au torrent, plus par défi que par nécessité, ce qui vaudra une bonne crève à Jeff ! Et le troisième jour, dans un coude d'une immense plaine alluviale où serpente la rivière, on débouche sur Kakkot, terme du trek : une quarantaine de maisons qui de loin se confondent avec la falaise qui surplombe. Un dernier escalier (descendant, évidemment, puisqu'on remonte la vallée), on traverse le village, maisons en belles pierres et entourages de fenêtres peints, et on s'installe au pied de trois chortens dans la cour de l'école, à l'abri du vent : vent fort dès le milieu de la matinée, sec, poussiéreux, d'ailleurs c'est tout le pays qui est poussiéreux. Sur certains sentiers, on enfonce

jusqu'aux malléoles dans une poudre grise très légère qui vole et encrasse tout.

Attente à nouveau, le trajet Katmandu – Dunai – Kakkot est compliqué à organiser, même pour un Népalais, et donc, à nouveau balades de découverte et d'acclimatation. Et tiens, Antoine a repéré une gorge étroite qui part derrière le village, peut-être un accès vers les crêtes qui nous dominent... Pour être étroit, ça l'est, et on bute bientôt sur un chaos de rochers parcouru par une cascade. Ouf, sur la droite, une pente en terre marquée de traces de pieds. Ça monte raide, ça glisse, on suit une vague sente en forêt pour déboucher sur la crête qui domine l'école. Suit un bon sentier dans les alpages, on atteint un collet, altitude 4100 m, magnifique vue sur l'ouest de la chaîne du Dhaulagiri. Antoine et moi continuons : large sentier dans la terre grasse, un peu gelée, parfois creusée jusqu'à hauteur des cuisses par le passage des yacks, petite cascade au soleil qui invite à la baignade (zut, j'ai oublié mon savon), puis de vastes alpages avec des troupeaux de yacks dispersés : très belles bêtes brunes à noires au poil très long et doux d'aspect, longues cornes en lyre, tache blanche sur le front. Pas très grands, mais hiératiques (sauf quand ils s'éloignent en pétant). Des volées de grosses perdrix grises, un troupeau de mouflons, de grands rapaces, ce jour-là on aura tout le panel de la faune du massif ! Débouché à un col à 4700 m et une vue splendide, le Dolpo au nord, aride, minéral, très coloré, dominé par quelques sommets enneigés, la chaîne du Dhaulagiri au sud, avec bien dans l'axe, la Putha-Hiunchuli auréolée de nuages : plus proche, toujours aussi inaccessible !

Ça y est, c'est sûr, les sacs arrivent demain ! Sukhé part au village pour négocier le portage du matériel de Kakkot au camp de base : finies les mules, le trajet est trop abrupt, ce sont des yacks qui prendront le relais. Le lendemain, balade le long de la rivière : trop chaud, trop poussiéreux, envie d'un break, j'abrège vite. Mais juste assez avancé pour voir l'accès à l'arrière-pays, encore plus sauvage et archaïque. Et le soir arrivent effectivement les skis et le sac de Jeff, c'est l'euphorie ! Au matin, arrive un villageois, puis deux, puis le simplet, puis le poivrot (haleine atroce), puis un quidam avec un petit rouet à main à filer de la laine de yack, puis... une bonne dizaine de gars, qui s'interpellent, vocifèrent, s'agglutinent autour du pauvre Sukhé. Et arrive le maître de cérémonie qui exhibe le saint peson, pièce maîtresse de l'opération de pesée des bagages. Commence une espèce de rituel hallucinant, chaque pièce de bagage est exhibée

bien haut, suspendue au peson, lui-même accroché à mon piolet (aïe, aïe, aïe), l'indication est reportée sur le sac, et on passe au suivant, le tout dans les cris et l'excitation, et on recommence par acquit de conscience. La règle officielle ? Des charges au maximum de 20 kg par yack. La réalité : un peson faux d'au moins 20% (un bidon de 20 l d'essence même pas plein est adjugé à 23 kg), des charges qui vont allègrement dépasser les 30-40 kg, un forfait de 4 jours pour un trajet effectif de 2 grosses journées, bref, un racket magnifiquement organisé...

Enfin on quitte la vallée, avec un petit pincement au cœur : on va brutalement passer de 3200 m à 4900 m, rude test pour l'acclimatation. Traversée de la rivière sur une passerelle branlotante (les yacks passeront à gué, deux sacs trempés...), remontée dans des chemins poussiéreux à souhait, on rejoint un nouveau sentier qui longe la ligne de crête pour atteindre un petit col, déjà 4300 m, puis on continue sur la crête : fortes bourrasques d'un vent glacial, mais Norbu gambade avec son énorme chargement ! Raide descente, remontée, on contourne une crête : apparaît un petit alpage bordé d'un ruisseau et creusé de petites terrasses, c'est le lieu-dit de Panzi, on est à 4400 m. Puis arrivent les yacks et leurs yack-boys, dont des gosses d'à peine 12 ans chargés de fagots pour le feu du soir, passés par un chemin moins abrupt. Scènes de débâtage dignes du domptage du Minotaure (placide le yack, mais détestant le portage), un magnifique gaillard (au demeurant anglophone) quelque part entre Gengis Khan et Cro-Magnon, la scène est d'une absolue antiquité ! Et Sukhé qui s'est fait un devoir de les suivre, éreinté, épuisé, chahuté – les négociations de la veille ont été recommencées avant le départ, qui s'effondre dans nos bras !

Au petit matin, ciel bouché, 10 cm de neige fraîche, et... les yacks ont disparu pendant la nuit. Cavalcade des yack-boys qui vont les retrouver dispersés dans l'alpage, et départ après un moment d'angoisse : les Népalais, insuffisamment équipés, parlent de redescendre... Brouillard, petit vent, sente glissante, la tête un peu cotonneuse : ça change brutalement de l'été de la vallée ! Au passage d'un rocher, un yack glisse, fait un véritable roulé-boulé, se relève sans trop de mal, mais... adieu œufs, gâteaux, etc., la cage qui les contenait a complètement explosé ! Passage dans un hameau d'alpage, totalement désert, austère, sinistre, assemblage bric-et-broc de cabanes, de murets, de réserves à bois, le tout en pierres sèches habilement empilées, sol couvert de bouses qui émergent de la neige

fraîche. Puis longue traversée au flanc des alpages, traversée de combes parfois délicate, le ciel s'éclaircit, au détour d'une croupe vision soudaine des 6000 qui bordent la vallée : brutalement l'impression « d'y être » ! Et enfin le camp de base : vaste pelouse d'herbe sèche traversée par un ruisseau d'eau (très) fraîche, limitée par les berges du torrent qui descendent quasi verticalement de près de 50 m. Des ribambelles de drapeaux à prière qui rayonnent de deux petits chortens, une guirlande pour chaque expé, et jamais on ne doit les retirer. Et une quinzaine de tentes : petits dômes North Face, tentes de mess, toilettes étroites (un trou dans la terre qu'on rebouche en partant, je n'ose imaginer le résultat dans une dizaine d'années), même une canadienne (forcément une expé hollandaise), le tout dominé par une espèce d'énorme yourte North Face jaune pétant, tente mess d'une expé Odysée Montagne : trois expés sont là, entre préparatifs de descente et équipée en altitude. Le ciel est quasi dégagé, petit froid bien vif, on empile les couches !

Au matin, ciel clair, crête Nord du Shuren-Himal éblouissante, sol blanchi par le givre et une petite chute de neige nocturne (glissement feutré des flocons sur la toile de tente), les drapeaux à prière sont soudés au sol dans une gangue blanche. Journée de repos. Du mamelon qui surplombe le camp, la Putha-Hiunchuli dévoile sa face Nord-Est où se déroule l'itinéraire, éblouissante dans le soleil matinal. Antoine part « visiter » les crêtes au-dessus du camp, Guillaume et Jeff se reposent, je pars en promenade le long du torrent en direction de la Putha-Hiunchuli. Courte prairie, puis moraine facile, plages de sable gris au bord du torrent, au bout d'une demi-heure tout l'itinéraire apparaît, c'est splendide ! Et je suis à plus de 5000 m, malgré un environnement pas si différent de celui du Glacier Noir !

Et les trois jours qui suivent vont nous voir arpenter cette moraine : montée progressive du matériel mais aussi acclimatation, 4 bons kilomètres entre le camp de base à 4900 m et le camp 1 à plus de 5400 m. Ah, ce camp 1 : on arrive au bout de la moraine par une sente ma foi très correcte, guidés par des cairns réguliers (et quelques surnuméraires facétieux, n'est-ce pas Guillaume), on débouche sur un immense chaos de plaques brisées inséré entre deux glaciers, de minuscules emplacements où les plaques ont été agencées en terrasse, on dort littéralement sur les cailloux ! Deux allers-retours et demi. S'y ennuie-t-on ? Pas vraiment : le premier jour, on compte ses pas, le souffle est court, les jambes molles, pour certains la tête cogne, puis petit à petit on

profite du paysage, limité par les crêtes enneigées qui culminent à 7400 m au Churen-Himal (tiens, le nom de l'agence) et la face Nord du pic Hawley (en hommage à cette femme qui tient un compte minutieux de TOUTES les expéditions népalaises en altitude, un travail de bénédictin), on dessine des itinéraires à parcourir, une petite mélodie idiote tourne dans la tête, qui rythme le pas et la respiration, et puis les pierres racontent une superbe histoire, celle de la surrection de l'Himalaya, formidable poussée partie d'en dessous de lagunes préhistoriques. Et les plaques satinées en mauvais schistes en exhibent les traces : les rides, les vaguelettes, les fines strates, on dirait qu'elles sont sorties la veille du fond d'un estuaire ou d'une mare ! Parfois, au milieu de ce chaos friable, une stèle dressée, un bloc de granit aux formes parfaites posé là on ne sait comment, ou une tranche de glace bleue qui émerge. Et partout des blocs de quartz multicolores de toutes tailles.

Arrive le grand soir : demain, on chausse les skis, l'aventure commence. Il fait vite froid à ce camp 1 : le soleil disparaît à 15h, un air glacial descend du glacier, on se cale vite sous la tente ! Mais ambiance fantastique, on ressent enfin le monde de l'altitude. Dîner vite avalé, mais de bon cœur, l'appétit reste et surtout... on attaque NOS vivres, avec NOS goûts d'occidentaux (ahhh, le saucisson sec, la soupe Knorr,...). Nuit correcte malgré le confort « particulier » du sol dallé... Lever avant le soleil (mais pas trop), petit déjeuner, tri du matériel : 3 heures pour se préparer, entre le froid et le manque d'acclimatation, l'efficacité chute ! Deux allers-retours au camp 2 seront nécessaires pour tout monter. Et ON MET LES PEAUX ! Traversée du front glaciaire, une petite bande de rochers lisses et de moraine instable, ça y est, on est sur la neige. Au-dessus, la pente est plutôt raide, une trace de crampons la parcourt, on préfère faire un crochet pour remonter une petite combe plus modérée. Puis remontée laborieuse d'une longue pente douce, pause au soleil (nous croisons l'expé à la yourte qui redescend du sommet, enfin... les 4 sur 10 qui y sont parvenus, entre évacuation pour embolie pulmonaire, abandons et découragement). Devant nous, la pente se redresse. Rive gauche, un éperon en cailloux qui se poursuit par une petite falaise : déjà atteindre les cailloux, ça devient dur. Le sac pèse, le souffle manque, la moindre difficulté se porte sur l'humeur, heureusement la neige est parfaite (souffle court, rythme affligeant, on dirait la scène de poursuite dans l'hôpital de « Rio ne répond plus »). Discussion, rester là, bien en

dessous de l'emplacement prévu pour le camp 2 ? Et on retrouve assez d'énergie pour poursuivre. 5800 m, des restes de terrasses marquent l'emplacement du camp. Et une espèce de frénésie nous prend pour installer ce camp : creuser la terrasse, déballer la tente, la dresser, tendre les ficelles (au bout de rondelles de ski enterrées, absolument inarrachables)... Avec tout ça, on a oublié le pique-nique, la fatigue et la faim nous surprennent. Dépose de matériel, et on redescend au camp 1 : oui ! On skie ! Et sur une très bonne neige dure, la moraine est (trop) vite rejointe. Le lendemain, seconde montée : les sacs sont moins lourds, le souffle est meilleur, je mets bien moins de temps que la veille pour rejoindre le camp 2. Montage de la seconde tente, le coup de main est pris. Et puis Jeff pris d'un fort mal de tête, qui préfère redescendre au camp 1, accompagné par Guillaume. Avant le repas, je sors marcher au-dessus de la falaise : froid très vif, ciel clair, vallée qui s'assombrit, présence extrême des sommets proches, c'est splendide.

Au matin, les affaires sont blanches de givre, le moindre mouvement entraîne la chute d'un nuage glacial de minuscules particules, on prend mille précautions pour ne pas effleurer la toile ! Préparation, laborieuse entre le froid et les neurones ralentis... plus de 2 heures encore entre petit-déjeuner, rangement et pliage de tente. Et arrivent Guillaume et Jeff, Guillaume très alerte, Jeff encore bien lent. On se répartit le matériel, je pars dans la pente : une vaste cuvette avec des bords bien raides, je fais un long arc de cercle pour la négocier au mieux et... mon ski s'enfonce brutalement, je suis pile sur une petite rimaye ! On poursuit, bien laborieusement, pour déboucher sur une croupe peu inclinée vers 6100 m. Est-ce suffisant pour monter le camp ? De toute façon, les troupes ne sont pas brillantes, ça sera tout pour aujourd'hui. Montage de la tente, laborieux, Guillaume et Jeff redescendent au camp 2 y passer une nuit réparatrice, pour remonter le lendemain avec la seconde tente. On finit le terrassement et... je laisse filer une pelle, que Guillaume retrouvera miraculeusement à proximité du camp 2 ! Air vif, froid supportable, très beau ciel barré de stratus. Et grande décision : demain, s'il fait beau, on tente le sommet à deux, on n'a plus assez de temps pour envisager de poser un quatrième camp vers 6500 m, pourtant fort souhaitable, l'attente des bagages a consommé quasi toute la marge...

Nuit terrible : le vent a soufflé en continu, de fortes bourrasques s'abattaient sur la tente avec des paquets de grésil en faisant un énorme raffut. Heureusement, boules Quiès et Stillnox, j'ai quasi

mon compte de sommeil. Ça n'est pas le cas d'Antoine. Et au petit matin, le ciel est clair, l'air parfaitement calme ! Préparation efficace (« rapide » est inadapté à cette altitude), je pars devant. On surmonte la croupe qui domine le camp, on débouche sur un plateau suspendu limité par d'énormes séracs, la pente dessine un immense triangle avec tout au bout, une petite ligne cornichée et le sommet. La neige est toujours dure, facile à remonter. Et puis le rythme ralentit insidieusement, Antoine passe devant, la neige se transforme en gros sel croûté, je trouve la trace trop raide... l'acclimatation est encore insuffisante ! En me retournant, j'aperçois la belle pyramide qui dominait le camp, on l'a dépassée, de peu, mais ça signifie qu'on approche les 6500 m. Puis, au-dessus du nous, les traces d'un camp récent. 6500 m, ça y est, mais Antoine s'inquiète du rythme lent, des quasi 750 m qui nous attendent encore... Je le sens un peu déçu, mais on décide de redescendre : demain, on reviendra, avec toute l'équipe cette fois !

Retour au camp 3, la seconde tente est montée, Jeff a l'air d'aller mieux, et on s'active pour monter des murs de neige en protection contre le vent. Pour moi, repos, une petite bronchite qui m'arrache des quintes de toux à chaque effort un peu violent... En fin d'après-midi, un petit nuage se faufile entre la Putha-Hiunchuli et le Churen-Himal, très joli... mais il est bientôt suivi par d'autres, et quand tombe la nuit, un plafond couvre tout le ciel à haute altitude. Au matin, lumière blafarde, le vent souffle fort en altitude, le plafond est descendu, il neige vaguement, le relief a disparu dans le jour blanc et la température est descendue en dessous de -20. Un week-end GUMS, on tenterait la course... À 6000 m, ça craint ! Désespoir : ce jour est le dernier pour tenter le sommet, la date de redescente a été pour ainsi dire imposée par les porteurs de Kakkot... On tergiverse, et puis on se prépare, quand même. Je reprends la même pente que la veille, mais tout a changé : capuche fermée sur la doudoune, 3 épaisseurs de gants, courbé sous les bourrasques, et le froid qui s'insinue dans les talons malgré toutes les épaisseurs. On remonte jusqu'au bord du plateau, pour décider la mort dans l'âme de redescendre au camp de base. Commence un véritable calvaire... Démontage des tentes, je m'y épuise, la toux n'arrange rien. Descente. Le sac me paraît infiniment lourd, je ferai quasiment le trajet en dérapage, heureusement qu'on est à skis. Antoine chute lourdement, une côte fêlée qui le fera souffrir jusqu'à la fin du séjour. Le brouillard masque parfois la pente, je crains des accumulations dans

la partie raide au-dessus du camp 2, au bout d'un temps infini je rejoins la moraine. Guillaume arrivé avant me porte mon sac jusqu'à la tente restée là. Après une pause et le tri du matériel, tous trois redescendent au camp de base. Je reste seul, vaseux, épuisé, avec l'idée de rester là pour la nuit. Et puis, une bonne soupe plus tard, je décide de rejoindre le camp de base. Tout petit rythme, la moindre bosse à remonter est une épreuve, mais le charme reste. À un moment, je me retourne : vision grandiose, la Putha-Hiunchuli est quasi-dégagée, auréolée de nuages éblouissants, environnée d'une gloire d'immenses panaches de neige soufflée, sublime.

Soirée morose au camp de base mais pas complètement désespérée, on a été au bout du possible sans prendre de risques, les moments en altitude restent très forts, on s'est jaugés et le résultat est largement positif ! Journée du lendemain à vaser sous la tente, chaude sous le soleil revenu, incapable d'envisager une longue marche, pendant que les autres vont récupérer le matériel resté aux camps 2 – Antoine et Guillaume feront un temps – et 1 (merci Gopal pour les skis). Puis encore une journée à préparer les sacs, qu'Antoine met à profit pour « faire des photos », en fait, remonter la vallée au pied du Churen-Himal et tenter d'approcher du sommet du pic Hawley, cachotier, va ! Le soir arrivent les porteurs de Kakkot : soirée emmitouflés dans de vagues couvertures, nuit dans la tente mess, petit déjeuner autour d'un feu de bouses de yack ramassées sur le terrain, on dirait du Alexandra David-Neel d'il y a un siècle ! Et c'est la redescente dans la vallée, au début sur le sentier

d'alpage qui se perd et nous égare, perdrix, mouflons, rapaces, puis sur une belle ligne de crêtes qui domine de très haut le coude de la rivière, vaste vue sur le Dolpo, puis descente interminable dans l'herbe et la poussière retrouvée, traversée de la rivière et campement près du village.

Et puis... descente en 2 jours, avec, pour varier, une très longue étape à flanc de collines dans les villages d'alpages, épuisante mais splendide. Arrivée à Dunai à la nuit tombée, deux longues journées à attendre le jour du départ, retour à Juphal, ambiance tendue à l'aéroport (la veille, l'avion n'a pas daigné venir), embarquement inespéré, escale à Népalganj, arrivée à Katmandu le soir même, trois jours à visiter (Swayambu, Bodanath, Pashupatinah, Bhaktapur) et à errer désœuvrés dans Thamel (noir de monde, bruit, cacophonie entre klaxons incessants et musique bouddhiste, commerces en tous genres –la plus forte densité de « North Face » au monde, rien que du faux, bric-à-brac pour touristes,...).

Et puis encore... attente désespérante de 4 heures à l'aéroport de Katmandu (sachant une correspondance à Delhi de seulement 3 heures), les vociférations aux stands de l'aéroport, les consignes incompréhensibles et contradictoires, l'avion Delhi-Londres encore miraculeusement là, la nuit à Heathrow, le réveil sous le fog, le crachin et le froid, Guillaume qui rate l'avion pour un thé trop chaud... et une copine trop amoureuse, et cerise sur le gâteau, aucun bagage à l'arrivée à Roissy !

On repart quand ???

